Le sens du progrès. Une approche historique et philosophique

Pierre-André Taguieff. Flammarion, Paris, 2004

Bertrand Binoche

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-cnrs/439>

DOI : 10.4000/histoire-cnrs.439

ISSN : 1955-2408

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 3 novembre 2005

ISBN : 978-2-271-06349-6

ISSN : 1298-9800

Référence électronique

Bertrand Binoche, « Le sens du progrès. Une approche historique et philosophique », *La revue pour l'histoire du CNRS* [En ligne], 13 | 2005, mis en ligne le 07 mars 2006, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-cnrs/439> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-cnrs.439>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

Comité pour l'histoire du CNRS

Le sens du progrès. Une approche historique et philosophique

Pierre-André Taguieff. Flammarion, Paris, 2004

Bertrand Binoche

L'ouvrage s'inscrit dans la série déjà bien longue des histoires de l'idée de progrès, mais, ainsi que son sous-titre l'indique, il se présente aussi avec l'ambition de « repenser » ladite idée (p. 19). Dès lors, il s'agira d'en inventorier les composantes historiques pour se trouver à même de dire en quel sens il est aujourd'hui légitime de la valider.

- 1 En tant qu'histoire, l'ouvrage veut sans doute apparaître comme une somme : non seulement il inclut une « bibliographie ordonnée » de 90 pages mais il multiplie les citations tous azimuts. Cette accumulation s'avère très vite contre-productive et en rend la lecture assez pénible : les références informatives sont surtout symboliques car insuffisamment discriminantes (l'auteur renvoie à toute étude de seconde main en rapport avec son objet, si insatisfaisante soit-elle) ; les citations argumentatives sont utilisées dogmatiquement (au lieu de présenter un argument que l'auteur s'approprierait en le justifiant, elles sont censées faire autorité) ; enfin, les exemples sont plus décoratifs que réellement exemplaires car ils ne font pas l'objet du traitement

qui permettrait d'en tirer quelque chose d'un peu original. Il en ressort une série de fiches de lecture plus ou moins approximatives où l'on apprend avec quelques surprises, par exemple, que, selon Bossuet, « la monarchie absolue à la française occupe le sommet de l'histoire » (p. 141), ou encore que Smith et Condorcet furent des théoriciens concurrents de la perfectibilité indéfinie (p. 181-182). C'est pourquoi le spécialiste n'apprendra ici rien qu'il ne sache déjà, et le non-spécialiste rien qu'il puisse tenir pour fiable.

- 2 Outre la connaissance très superficielle des ouvrages ainsi empilés, il est patent que la démarche de l'auteur souffre de deux handicaps méthodologiques rédhibitoires. D'une part, l'inattention aux signifiants : il devrait pourtant lui être apparu que le progrès n'est pas la perfectibilité et qu'on ne peut pas, sans précautions, attribuer celle-ci à Turgot (p. 170), qui n'emploie jamais le mot, ou à Fichte (p. 185-186), qui écrit en allemand. Sans doute, du point de vue de l'auteur, s'agit-il là de détails sans intérêt : c'est pourtant ainsi qu'il se condamne à reproduire obstinément banalités et contresens. D'autre part, aucune analyse ne vient spécifier le statut de l'idée de progrès : de quelle espèce « d'idée » s'agit-il donc ? D'une « idée-force » ou « idée-affect » (p. 34) est-il répondu. Mais le lecteur n'en saura guère plus : une « idée-force » est-elle un concept ? Un maître mot ? En tout cas, il est à craindre qu'en parler comme d'un « mythe » ou d'une « utopie » (p. 35) ne l'éclairera guère...
- 3 Tout cela, après tout, n'est peut-être guère important dès lors que l'entreprise argue d'une ambition « philosophique », par où il faut entendre qu'elle entend se prononcer sur la gravissime question : pour ou contre l'idée de progrès ? La réponse ne tiendra naturellement ni dans la thèse (trop révolutionnaire), ni dans l'antithèse (trop réactionnaire), mais dans la synthèse : oui au progrès, mais un progrès sectoriel et non nécessaire (p. 323). Du même coup, le partisan de ce progrès-là, de ce progrès raisonnable - il s'appelle élégamment le « mélioriste » -, ne peut plus que parier, non sur l'existence de Dieu comme le bourgeois de Flaubert, mais sur les effets positifs de ses choix courageux (p. 322) : tel est l'héroïsme postmoderne !
- 4 On est ici confondu par l'absence de toute réflexion sur ce qu'est une historicité et sur la coexistence conflictuelle de plusieurs historicités à l'intérieur d'une même conjoncture. En lieu et place, on rencontrera, pour finir, cette conclusion qu'il faut lire pour y croire : « Mais la vie elle-même, en elle-même, est-elle bonne ? Telle est la vraie question. Insignifiante et fondamentale. Métaphysique » (p. 332).
- 5 Nous nous trouvons donc en face d'un genre éditorial bien défini aujourd'hui, celui de « l'essai », lequel genre implique un cahier des charges que cet ouvrage remplit avec un métier indéniable qui devrait faire la joie de son éditeur. Mais on voit mal en quoi il pourrait retenir l'attention des lecteurs de la très sérieuse revue où paraissent ces lignes.

AUTEUR

BERTRAND BINOCHÉ

Professeur à l'université de Paris I